

PRINTEMPS
DU MONDE

par

MAURICE MAETERLINCK



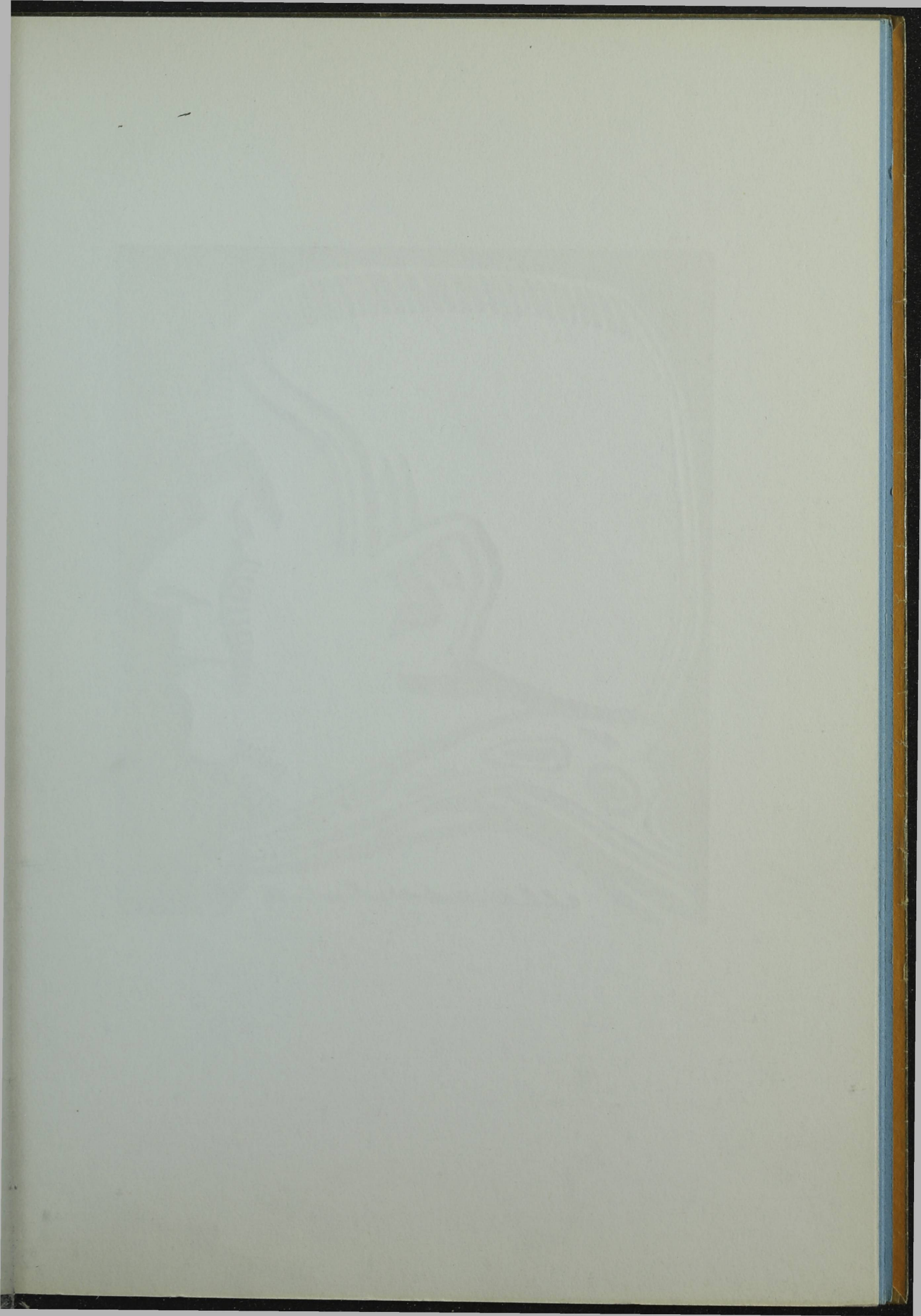
BA9/2750

10 24.115

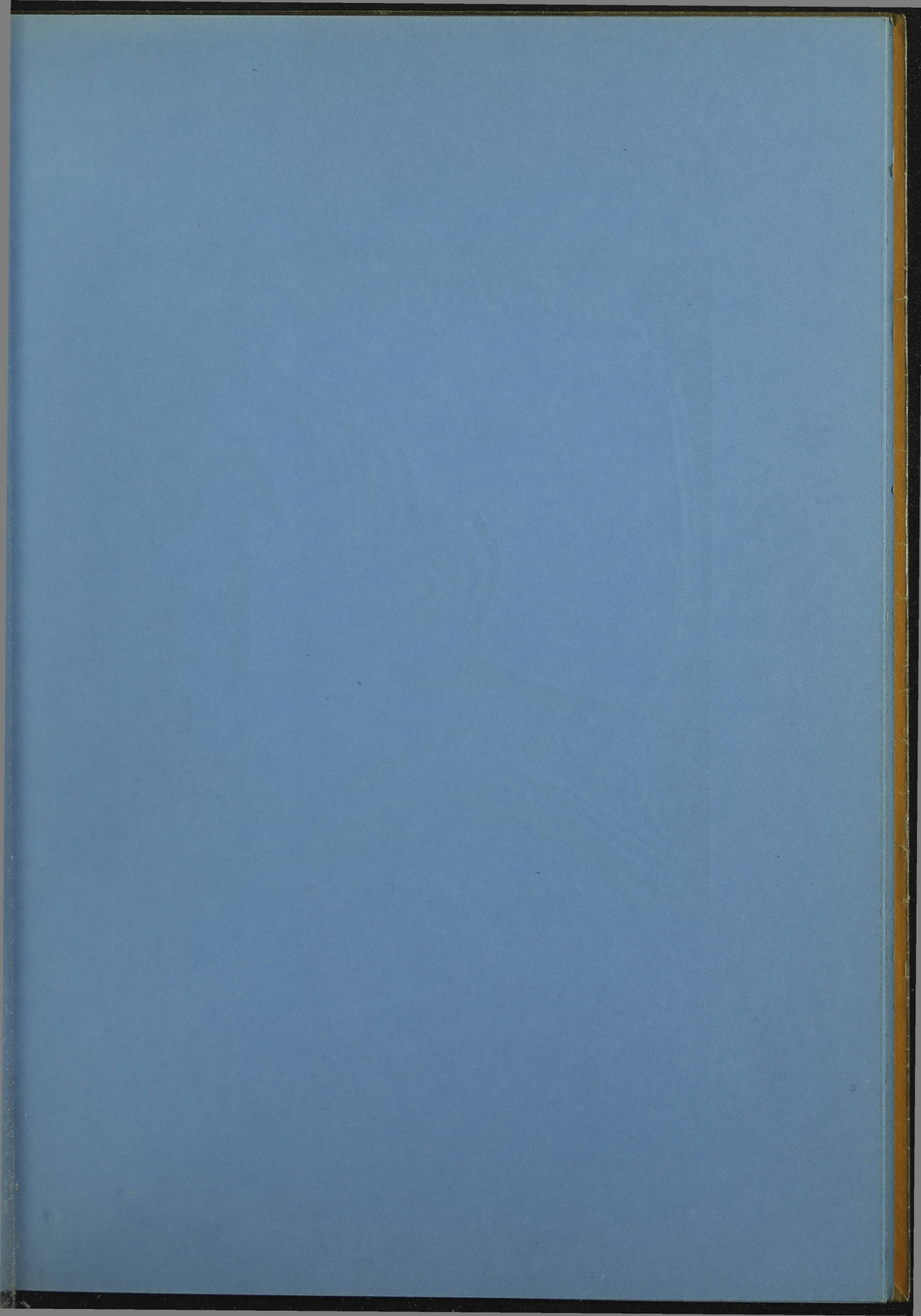
142.240

MLA

16 848









PRINTEMPS
DU MONDE

par
MAURICE MAETERLINCK

Editions Dynamo
P. Aelberts, Editeur
LIÈGE

Dans l'insondable nuit des temps antérieurs à la période géologique actuelle, il y a des milliers ou des millions de siècles, durant l'ère jurassique et crétacée, la nature avait créé des reptiles démesurés et formidables, les sauriens, dont certains exemplaires avaient vingt-cinq mètres de long. C'étaient des carnassiers lourds, maladroits, presque inaptes à la vie. Leur race allait s'éteindre et disparaître lorsque le grand conseil intellectuel qui dirige le monde et que nous appelons la Nature, s'avisa de les sauver en diminuant leur poids et leur taille et en leur donnant des ailes. Elle mit quelques milliers d'années à fabriquer une sorte d'énorme faucon pourvu d'ailes membraneuses pareilles à celles de la chauve-souris. L'expérience avorta car les ptérosauriens (c'est ainsi que l'on appelle les descendants des sauriens ailés) disparurent à leur tour vers la fin du jurassique. La nature réfléchit quelques milliers de siècles et, vers la fin du jurassique, reconnut son erreur et créa de petits animaux ailés que nous appelons les oiseaux et bouleversa de fond en comble le plan sur lequel étaient bâtis les sauriens. D'abord, la taille est brutalement diminuée et le poids est réduit avec intelligence. Toute la force de la gent volatile est concentrée dans les ailes, le système digestif est simplifié, il n'y a plus d'estomac ; il est remplacé par un tube intestinal où se fera presque instantanément la digestion qui expulse ses déchets, les os sont creux, tout est sacrifié afin d'obtenir une légèreté idéale. Seul le moteur, c'est-à-dire le système digestif, laisse parfois à désirer, car certains oiseaux insectivores sont obligés de manger sans cesse pour ne pas mourir de faim.

Après la nature, voici l'homme. Ne récapitulons pas une foule d'essais désastreux, pour passer directement à la solution du problème du plus lourd que l'air, qui date d'une cinquantaine d'années et aboutit aux magnifiques avions des grands courriers aériens qui sillonnent le ciel de toutes parts et ont définitivement abattu les antiques préjugés du temps et de l'espace. Ce sont, par exemple, les gigantesques dinosauriens d'Air France. Ils sont la réplique humaine aux énormes fossiles d'autrefois, ce sont les ptérodactyles de notre ère.

D'ici quelques années, peut-être quelques mois, nous aurons vaincu la force atomique et peut-être la force cos-

mique, c'est-à-dire la force même de notre univers. Elles seront probablement canalisées et deviendront aussi obéissantes que l'électricité ; dès lors dans une valise, qui ne pèsera pas plus qu'un nécessaire de voyage, notre tapis magique nous transportera jusqu'au bout de notre globe et probablement jusqu'à nos planètes voisines. Je profiterai de ce transport familial et individuel pour revoir ce que j'ai vu en France.

On m'a demandé pourquoi j'aimais la France. J'aimais surtout la France d'avant les deux guerres car je l'ai bien connue. J'ai habité la Normandie où j'ai passé une dizaine d'années, dans l'Abbaye de Saint-Wandrille que j'ai sauvée de la ruine (on allait la démolir pour en faire une usine à bauxites). Après la guerre, je l'ai restituée intacte aux moines qui l'avaient bâtie. Ensuite, j'ai régénéré le château de Médan qu'avait habité Ronsard et qui n'est plus qu'une ruine, dont il ne reste que les murs branlants, sans portes ni fenêtres. Enfin j'irai revoir le château du Coudray-Montpensier que Charles VII avait réservé à Jeanne d'Arc. — Il fut acheté par moi, il y a une douzaine d'années. Puis, ayant trop de châteaux sur les bras, je le vendis à la Maison Latécoère, c'est-à-dire à l'aviation, digne héritière de Jeanne d'Arc. La vierge de Domremy semblait m'y appeler. Il appartient maintenant à l'aviation. J'avais obéi à un double pressentiment.

J'ai aimé la France dès que je l'ai vue, mais c'est surtout le Midi qui m'a transfiguré. A partir de Valence commença mon baptême de soleil. Il me sembla découvrir peu à peu le pays où j'étais né ou plutôt pour lequel j'étais né. Je retrouvais le climat prénatal de la patrie de l'homme. Je me trouvais tout à coup au milieu d'éblouissements incroyables, j'étais enfin chez moi, dans mon ciel et je regardais avec horreur les mois inutiles et sinistres que j'avais perdus dans le froid, les ténèbres, les neiges et la pluie.

Comme je l'ai dit ailleurs, je cherche ici, en vain, les traces de l'hiver et de ses pas glacés. Où donc se cache-t-il ? Il devrait être parmi nous, et comment cette fête de roses et d'anémones, de rosée, d'abeilles et d'oiseaux ose-t-elle se dérouler avec tant d'assurance durant les mois les plus impitoyables de son règne ? Et le printemps, que va-t-il dire, que va-t-il faire puisque tout semble fait, puisque tout paraît

dit ? Il est donc inutile, et nul ne l'attend plus. J'ai vu plus d'une fois de quelle façon il amasse du soleil, des feuilles et des fleurs, et se prépare longtemps d'avance à envahir le nord, aux bords toujours tièdes de la Méditerranée, cette mer presque immobile et qui semble sous verre. Durant les mois noirs du reste de l'Europe, il s'est mis à l'abri des neiges et du vent, en un palais de lumière et d'amour. Il est curieux de surprendre dans la campagne, immortellement verte, ces préparatifs de voyage.

Le hasard, ou plutôt le choix prédestiné de la vie, m'avait amené ici, à motocyclette, il y a cinquante ans. Ebloui par cette haleine de la terre inondée de rosée alors qu'elle s'éveille au soleil et se donne tout entière dans le premier baiser de la première aurore, je m'y suis fixé, pour y mourir.

Ici, le silence admirable des arbres, toutes les bonnes réalités virgiliennes des chemins creux, des fontaines claires, ces féeries muettes du bonheur de la terre nous font redécouvrir une raison d'espérer.



LE DERNIER PORT (chanson de fou)

Encore un printemps mort
Encore un an qui fuit...
Nous entrerons au port
Quand tombera la nuit...

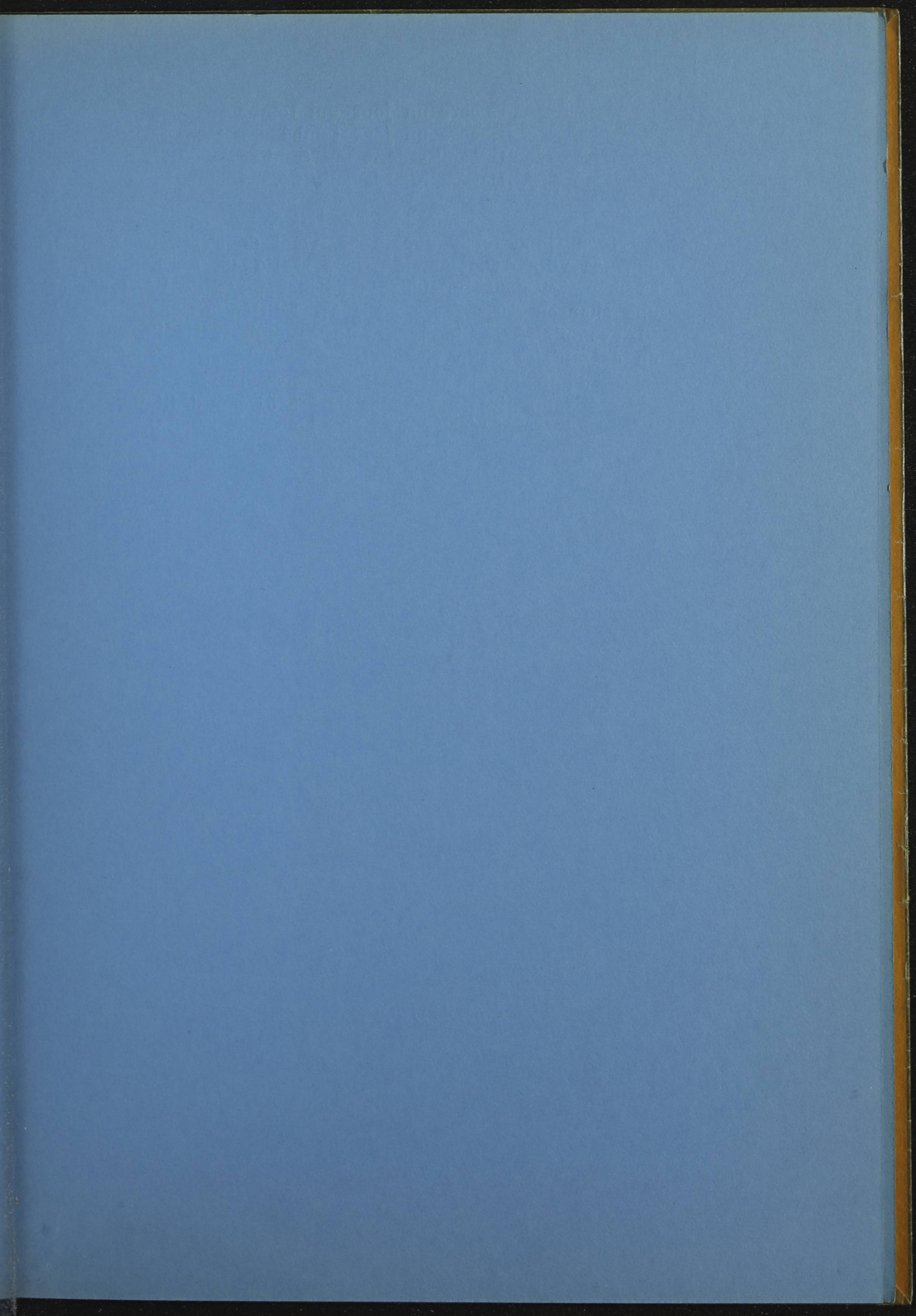
Nous entrerons au port
Quand nous n'y verrons plus.
Nous y serons encore
Quand nous ne serons plus...

Ceux qui l'avaient cherché
Ne l'ont pas encore vu...
Ils n'avaient rien trouvé ;
Ils avaient tout perdu...

Ils trouveront ici
Ce qu'ils cherchaient encore
Et dans l'eau de la mort,
Ils sombreront aussi...

André Breton.





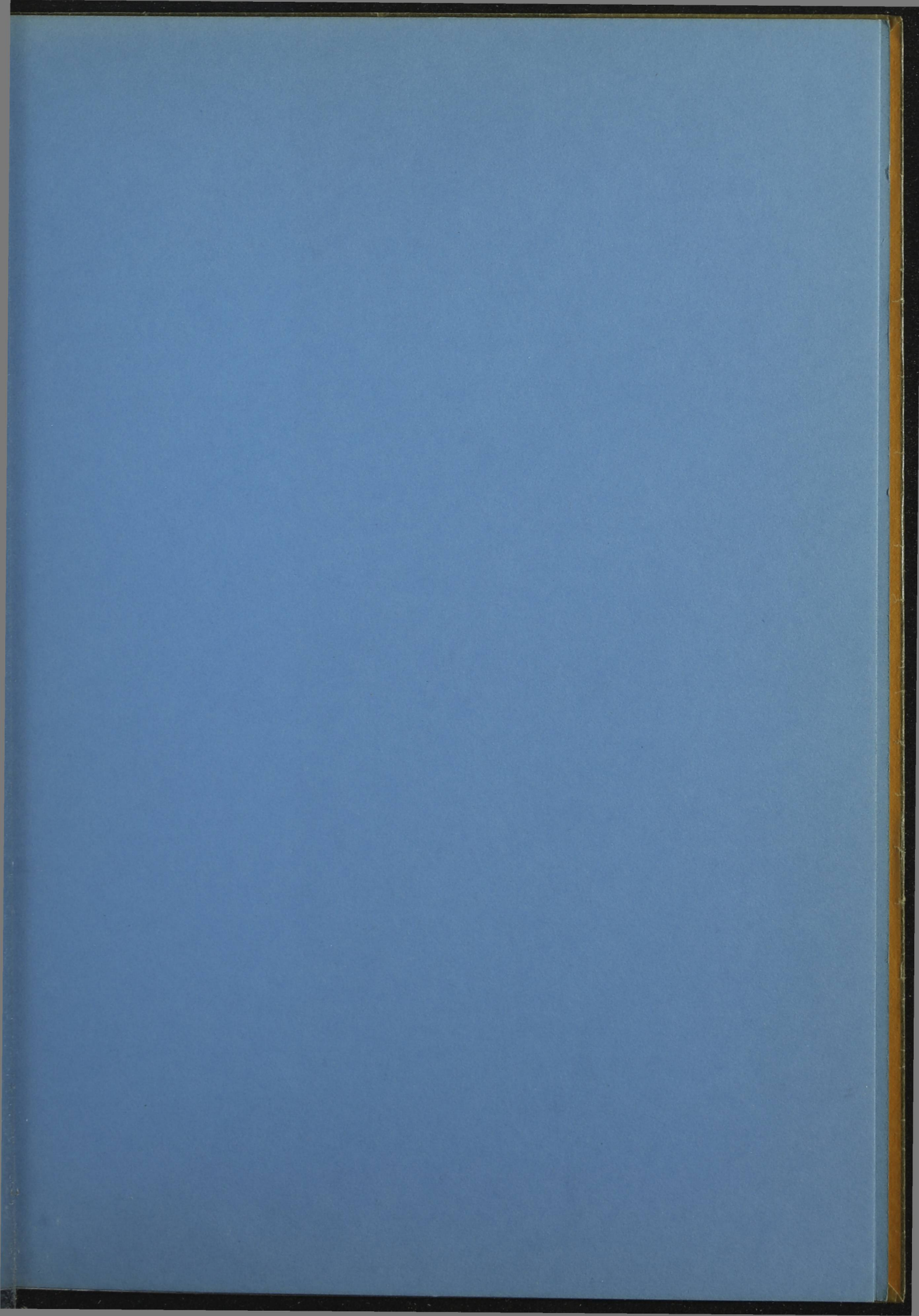
Encore un jour qui tombe
Encore un jour tombé
Il tombe dans ma tombe
Depuis que je suis né.

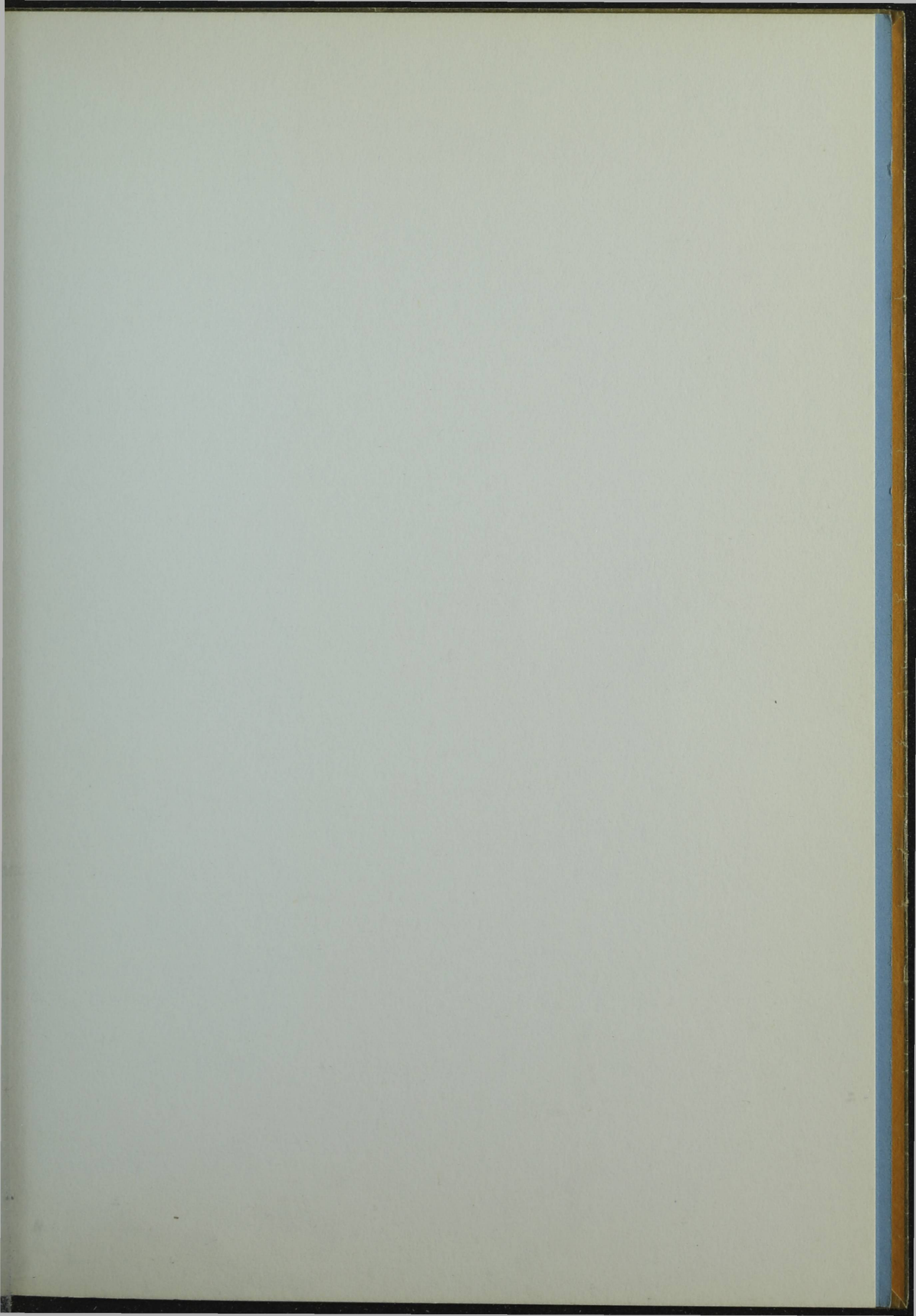
MAETERLINCK

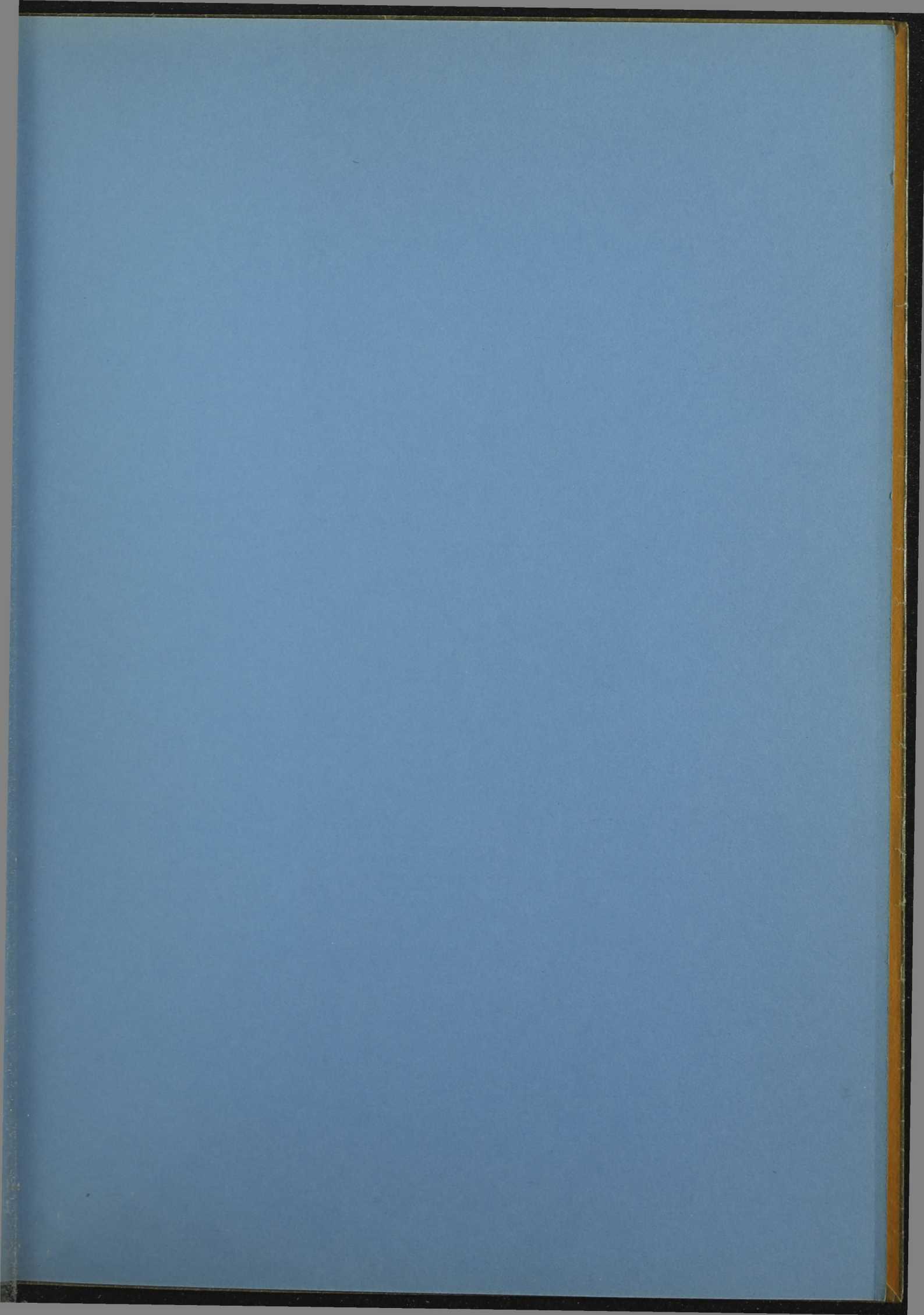
Né à Gand le 29 août 1862, vient de s'éteindre à Nice, dans sa villa « Orlamonde », le 5 mai 1949. En hommage à sa mémoire nous publions le dernier texte de l'écrivain et une chanson écrite en août 1937. Edition originale tirée à 40 exemplaires vélin blanc, 10 exemplaires vélin bleu et un exemplaire vélin vert. Tirage exécuté en mai 1949 par l'imprimerie nationale des invalides à Liège. Exemplaires numérotés de 1 à 51 par l'éditeur. Le frontispice, gravé sur bois, est de Bécan.

Vélin bleu n° 9/10
BB

TOUS DROITS RESERVES







MLA
16848

Dege
16.2.38
675.-

